

L'ORGUE DES GONGS

— Les futuristes, Monsieur? des écrevisses! Oui, des écrevisses, des gens qui reviennent aux procédés de l'âge de pierre! Vous avez vu cette exposition? le train en nuage, les gens en mille morceaux? C'est la peinture d'un enfant réaliste qui s'essaie à peindre le mouvement. Nous ne sommes pas des enfants, Monsieur! Nous avons le cinéma! Les futuristes!

— Vous n'avez donc pas peur de Marinetti? faillis je murmurer.

Mais mon interlocuteur, droit dans son pardessus râpé et moustaches en croc, levait les bras au ciel avec un air si peu commode que je ne m'exposai pas à le froisser.

— Le cinéma, répondis-je. Oui, sans doute, le cinéma. Mais il est bien difficile d'aboutir avec le cinéma. On retombe toujours...

— Eh si! interrompit-il, agacé. On pourrait aboutir. Seulement ce n'est pas mûr! Et puis tout ceci est à côté. Il y a deux écueils, Monsieur! être réaliste et ne pas voir le réel, — tous les avatars du réel! Vous saisissez?

Nous nous promenions, depuis les quelques minutes que durait notre entretien, le long du parapet qui, en face de la gare du Nord, soustrait les passants à l'attraction des rails et des voies. Devant nous c'était un paysage de feux, une hiérarchie de lumières qui, sur ces dix heures, commençaient leur veillée: la rangée distante des globes blancs, rayonnant de haut avec une solennité de chefs, les laborieuses files de réverbères parallèlement établies, les vedettes surélevées, rouges ou vertes, jusqu'à une cabine de vitres

suspendue très loin et vibrante au contact de mille fils. Et tant d'autres qui se glissaient et couraient, à des mains humaines, et, près de terre, l'œil cyclopéen des locomotives à l'arrêt, regardant tout droit la route.

D'un geste il embrassa le spectacle :

— Cela, Monsieur. Voyez-vous cela ? Ce que vous avez devant vous se rapporte tout juste à ma question. J'entends : voyez-vous *ce qu'il y a de nouveau là ?*

Il n'attendit pas ma réponse et déclama :

— Vouloir atteindre et décrire la vie des grands êtres collectifs, sottise ! S'imaginer que ces êtres approchent du caractère humain, sottise ! Les prendre pour des ensembles bien définis, au rôle mystique mais précis, des espèces de dieux qu'on a créés, c'est une illusion de potache. Et nier que leur ombre immense et incertaine s'appesantisse lourdement sur toute beauté, cela, Monsieur, c'est la négation de l'art moderne et l'aveu d'impuissance à créer un art futur !

Je professe un respect humilié pour l'incohérence. Car, bienveillant de ma nature, j'aime à y admettre un ordre supérieur que je ne peux discerner. Ce me fut une raison suffisante de garder le silence et de jeter sur le personnage un regard déferent qui lui plut.

— Oui, fit-il. Voici une gare, n'est-ce pas ? un endroit où les gens partent et arrivent. Or, nierez-vous qu'il naît autre chose dans ces feux ? Devant le concile de ces lumières, vous rêveriez, n'est-ce pas ? de leur prodigieuse méditation, et peut-être, aussi, qu'elles se moquent de nous ? — Et voilà ! exclama-t-il avec une rage dont sonnèrent les arcades du Métro, vous y êtes, vous tombez en plein dans l'erreur futuriste ! *La souffrance d'une lampe électrique*, n'est-ce pas ? (j'avais eu le malheur d'esquisser un geste d'approbation).

— Ah ! Monsieur, je vous prie de croire qu'elles s'en fichent pas mal, et que moi-même je suis idiot en disant qu'elles s'en fichent, car ce qu'elles réalisent est aussi loin de l'ironie et de la pensée que la pensée l'est du mouvement. —

C'est réel pourtant, prononça-t-il plus bas, comme apaisé. Et, devenu méditatif, il tracassa un bouton de sa jaquette.

Nous restâmes sans rien dire, lui plongé dans ses réflexions, moi repassant en mon esprit les péripéties de notre rencontre, depuis l'instant où ce singulier promeneur, — dont, accoudé sur le parapet, je gênais sans doute le va-et-vient, — était venu me toucher l'épaule et me dire avec une courtoisie un peu sèche :

— Cet endroit, Monsieur, est le plus favorable au suicide.

Après quoi, comme il est naturel, nous nous étions mis à causer d'art.

— Monsieur, puis-je par hasarder, j'avoue bien volontiers mon incompetence. La vigueur avec laquelle vous la redressez me donne à croire que vous possédez le mot de l'énigme, insoupçonné de ma part. Aussi suis-je partagé entre le sentiment de mon indiscretion grande et l'extrême désir de recevoir vos enseignements...

Je m'arrêtai, car l'inconnu, éclatant de rire, me prenait familièrement le bras et le secouait avec une gaîté fébrile.

— Ah! jeune homme, jeune homme! Quel monde de jeunes gens! Pourquoi ne m'appellez-vous pas cher maître? Mes enseignements! Elle est bien bonne. Mais, mon cher Monsieur, je ne suis pas professeur! Ni écrivain, ni sculpteur, ni peintre... ni même musicien, acheva-t-il en fronçant les rides d'un maigre visage, son accès de bonne humeur terminé brusquement. Et vous, Monsieur, est-ce que vous êtes musicien?

Je confessai mon ignorance musicale.

— Tant mieux. Alors vous comprendrez peut-être. Je cherche un musicien, continua-t-il avec un hautain mépris de la contradiction. Mais il faudrait que ce musicien eût du génie. Pas de talent, c'est tout à fait inutile à ce point initial... gênant même... déplorable! Le talent serait déplorable. Du génie. Et rien ne m'autorise à vous en croire

doué, conclut-il, les paumes ouvertes et le regard droit, presque cordial.

Je restais penaud et ne savais que dire.

— Allons, vous êtes un bon jeune homme et je suis content de vous avoir rencontré. Voulez-vous m'accompagner jusqu'au Sacré-Cœur ? Je vais vous raconter une histoire.

J'acquiesçai avec empressement, car ma curiosité était piquée, et, comme nous remontions la Butte, mon compagnon, d'un ton légèrement sarcastique, commença :

— Il y avait une fois, dans le sud-est, des paysans et des paysannes qui tapaient sur des chaudrons pour reproduire le bruit du tonnerre. Ils miaulaient à la manière des chats en rut, pour exprimer que la passion en eux était forte, et pissaient à la lune pour imiter le pissement des eaux.

Et ils étaient fort tristes : car ils ne parvenaient point à taper assez fort, ni à miauler juste, ni à pisser aussi dru qu'un fleuve.

Il advint qu'un pâtre des leurs imagina la flûte à sept trous. Elle ne simulait ni l'orage, ni les bêtes en amour, ni la plus légère pluie ; mais quand ils en eurent entendu les sons, ils leur connurent le pouvoir d'évoquer et de rendre sensible ce qu'ils avaient cherché au delà des bruits de la nature. Et depuis ce jour ne heurtèrent la ferraille, vociférèrent et compissèrent le sol que pour les joies de leur seule vie matérielle.

Voilà, Monsieur, l'origine de la musique ! affirma mon conteur avec une autorité si péremptoire que l'idée ne me vint pas de discuter. Et son état actuel ? Vous qui n'êtes pas musicien, mon cher Monsieur, vous devez avoir une opinion sur son état actuel ? je serais heureux de la connaître !

— Mon Dieu ! répliquai-je, il me semble que, depuis Wagner, Richard Strauss d'une part, d'Indy et Debussy de l'autre...

— Allez, mon bon ami, allez toujours ! Vantez-moi les

mérites de votre pommade ! Elle guérit l'impuissance sexuelle, sans doute ? Apprenez qu'en ce cas je n'en ai pas besoin, monsieur le commis-voyageur ! tonitrua-t-il.

Nous gravissions la rue des Martyrs et, entre les maisons médiocres, déjà fermées et noires, la voix de l'énergumène sonnait héroïquement. J'en oubliais ses impertinences et marchais à son côté, aussi fier que si nous étions montés tous deux à l'assaut de je ne sais quelle hydre aux cent mille têtes. Mais j'avais — une fois de plus — mal saisi sa pensée ; il ne voulait décapiter aucune hydre :

— Tout cela est fort beau, jeune homme, continuait-il d'un ton radouci. Croyez que je comprends et admire *cette* musique. Ah ! Beethoven, comme j'ai aimé Beethoven... Seulement, voyez-vous, *cela ne m'intéresse plus*, parce que maintenant il y a autre chose et il faut exprimer cette autre chose... Je disais, tout à l'heure, combien les grands êtres nouveaux ont une vie précaire, et insaisissable, et étrangère surtout... Etrangère à un degré qu'aperçoit seule la plus secrète intuition. En ce domaine la musique, que n'arrêtent pas les barrières de la pensée, est l'art qui le premier peut avoir prise. Or *vos* futuristes...

— Ce ne sont pas *mes* futuristes, repartis-je impatienté.

— Si, vous les preniez tout à l'heure au sérieux. *Vos* futuristes donc croient se tirer d'affaire avec de l'harmonie imitative. Ils fabriquent des « bruiteurs » ! Ils agissent comme mes paysans qui contrefaisaient le tonnerre avec leurs bâtons et leurs casseroles. Comprenez-vous, Monsieur ? Moi...

Il prononçait ce mot d'une voix changée. Il s'arrêta, me regarda dans les yeux, à la lueur du réverbère qui, après la ruelle dont luisait le pavé humide, éclairait une placette et le premier zigzag d'un frais chemin.

— Moi, j'ai trouvé la flûte à sept trous, chuchota-t-il très vite. Venez me voir demain à mon usine, 107, rue des Fondeurs, à Saint-Ouen. Vous demanderez le directeur, M. Ralli.

Et, me faisant avec la main un signe de bienveillance, il s'éloigna dans la direction du boulevard extérieur, tandis que je descendais vers le *Lapin Agile*.



La rue des Fondeurs est un routain affreux où, depuis que Saint-Ouen est Saint-Ouen, charrois et averses amalgament le charbon, l'eau et la terre. Il y avait vingt minutes que je le suivais, entre des palissades, des murs, des prairies rongées de chaux et de gravats. De temps en temps un numéro, plaqué auprès d'une porte, rappelait qu'une édilité s'estime responsable de cette voie. Je dépassais un tournant, je découvrais, fenêtres ouvertes, volets battants, une maisonnette à un étage, qui portait en lettres délavées cette enseigne : *Restaurant du Hasard*, et depuis longtemps ne devait être restaurant ni auberge, rien qu'un gîte ou un passage pour le vent, et la pluie, et le hasard... A côté une porte bâtarde était fermée et portait le fatidique 107. Je tirai la chaîne d'une sonnette rouillée, fêlée, une sonnette de couvent, bien déplacée en ce paysage d'usines.

Une minute passa dans le silence de l'après-midi. Puis j'entendis un pas et un homme en cote bleue vint m'ouvrir.

— M. Ralli ?

— C'est vous qu'il attend ?

Sur ma réponse affirmative, l'homme prenait les devants ; avec une politesse sournoise, et d'un pas balancé, il me guidait à travers un terrain vague. Nous traversions des herbes, mouillées encore du matin, et çà et là mon soulier cassait l'ombelle d'un champignon à mince tige ; nous contournions un monticule, nous atteignions un hangar vitré, pareil sous son badigeon indigo à tous les hangars vitrés de la banlieue. Sans doute ce hangar servait-il de cabinet directorial, car là m'attendait M. Ralli.

Il se leva de l'angle où il était assis et vint à moi. Le jour

entrait par la porte restée ouverte et, mieux que la veille, j'apercevais son visage de quadragénaire à nez mince, à moustaches relevées, avec une drôle de lueur au fond des yeux. Je voyais aussi qu'il n'était pas seul ; une jeune fille ou une jeune femme, fine dans sa toilette noire, les cheveux châtain doré, jolie en somme, se tenait sur une chaise voisine de celle qu'il venait de quitter. Et ces deux sièges, une table, une machine à écrire, quelque chose, au fond, qui semblait le clavier d'un piano, faisaient tout l'ameublement de cet atelier désaffecté.

— Monsieur, déclara-t-il avec bonne grâce, voulez-vous permettre ? Deux mots à mon contremaître et à ma dactylographe. Laurent, vous allez prendre le camion et livrer le petit tour d'occasion...

— L'revolver de cent soixante ?

— Oui, le tour-revolver.

— Enfin, c'est lui qu'a pas été payé ? insistait, avec un coup d'œil à mon adresse, le contremaître, peut-être impayé lui-même. Mais M. Ralli ne relevait point son insolence :

— Oui, celui-là. Et n'oubliez pas qu'on doit vous verser, comptant, les quatre cinquièmes du prix convenu. Sinon, vous le remportez. M^{lle} Paulette va préparer le reçu.

— Diable ! pensai-je.

M^{lle} Paulette préparait le reçu. Pour l'industriel, il se tournait avec simplicité vers moi : « Monsieur, je suis à vous. Nous avons commencé hier à parler musique... »

Nous continuions, ce lendemain, et il y avait un bon quart d'heure que M. Ralli, moins agité en plein jour, m'exposait ses idées sur la désuétude de l'art musical. Nous étions ressortis et marchions de long en large.

— Moi, concluait-il, je ne prétends rien brûler. L'âge du feu est passé. Laissez pourrir, Monsieur ! Il faut favoriser un déclin et une naissance...

— Nietzsche déjà, glissai-je...

— Laissez-moi donc tranquille avec Nietzsche ! Il n'a pas

été au bout de sa vérité, pour employer son langage ! Mais moi, Ralli, je vous dis : laissez pourrir !

Il baïssa la voix mystérieusement :

— Songez que nous vivons à la fin du cycle de l'eau. Il dut hésiter longtemps à naître, après les pyrozoaires...

Décidément cet homme avait l'esprit bizarre, même en plein jour. Je le regardais avec inquiétude... Après tout, si ça se gagnait ?

— Il hésita longtemps à naître, poursuivait-il imperturbable, et chaque vague de la mer répète encore la plainte infinie de sa genèse. Les avez-vous écoutées ? Mais le cycle des métaux, à son tour, s'éveille dans un prodigieux labeur...

Il éclata :

— Comment voulez-vous que j'exprime cela avec ces violons, ces violoncelles, ces bois, ces cuivres, ces sons tirés de matières animales, de souffles et de contacts humains, de l'eau amoureuse et pensante ?

Une flamme étrangère courbait sa tête, allumait ses yeux.

— Il me faut la musique du métal et du cristal. Passer du son au bruit, remplacer les gammes par je ne sais quelle échelle de vacarmes ? Non, Monsieur ! là est l'erreur, l'erreur facile, — il appuya sur ce mot. — Mais il faut, maintenant qu'on a été loin dans la recherche des accords nouveaux, dans la complication des harmonies, il faut compliquer le son lui-même en renouvelant les timbres ! L'instrument nouveau ! Nierez-vous la correspondance qui existe entre l'émotion et le timbre, hors de tout dessin mélodique ou harmonique ? Je me rappelle une phrase d'un de vos poètes : *Le piano scintille, le violon ouvre aux fibres déchirées la lumière...* Je l'ai assez vue, cette lumière-là ! ragea-t-il.

Il se tut un moment, se calma, reprit :

— D'autres timbres. Peut-être, ensuite, trouvera-t-on une autre texture. Oh ! je sais, Monsieur, qu'on ne doit point rêver à la légère, et qu'il est indispensable d'appuyer

scientifiquement cette recherche. Et voici ce que je vais vous dire : vous savez quel groupement d'harmoniques autour du son fondamental détermine le timbre ? Et vous savez aussi que les sons dits musicaux ne se composent que de cette note fondamentale et de ses harmoniques ? Or il est des sons « non musicaux », plus complexes, car ils groupent avec les harmoniques d'autres notes parasites, trop déterminés cependant pour être réputés des bruits. Ils sont même utilisés déjà : celui de la cloche, celui du gong !

Songez au parti que l'on peut tirer de ces timbres plus riches, plus froids, plus mordants, plus *métalliques* !

Il disait ce mot avec une espèce de foi, s'arrêtait et se crispait, comme s'il avait eu l'ambition de se muer lui-même en métal.

— Il y avait une difficulté, plusieurs difficultés. Rendre ces sons maniables, les faire durer ou les interrompre... Au prix de beaucoup d'essais et de travaux je les ai levés et j'ai construit l'Orgue des Gongs.

Nous longions un bâtiment d'aspect abandonné. Derrière nous le fracas d'un vieux camion automobile ébranla l'air une minute : le tour s'en allait... Vers la lisière du terrain vague, dont ce bâtiment atteignait l'un des coins, nous suivions un passage entre des tas de copeaux d'acier, huileux et fumants, sous lesquels couvait un feu malade. Aubout, un fossé offrait un singulier spectacle : car, au lieu d'eau, il gardait, sur une longueur de plusieurs mètres, une nappe de poudre gris-bleu qui en épousait les bords comme un fluide, ayant enseveli et tué la bourbe et les herbes, desséché les plantes riveraines.

— La rivière de fer, dit M. Ralli. Elle avance d'un ou deux centimètres chaque jour. Et elle vient de là.

Il me faisait voir un trou rond, à la base de la muraille, et m'expliquait que par ce trou une soufflerie rejetait les poussières tombées des meules dans l'atelier d'affûtage, de l'autre côté.

— Chaque usine métallurgique a ainsi sa rivière de fer,

ajoutait-il très simplement. J'ai vu les plus belles en Amérique.

Sur l'autre rive, un mur perpendiculaire s'élevait et, dans ce mur, un portail de tôle noire... Nous contournâmes la « rivière » : c'était là. — Il ouvrait le portail qui, sur ses gonds, tournait en silence. J'apercevais le fameux orgue.

Sur des rayons tels que ceux d'une armoire, des boîtes de résonance portaient les gongs, toutes les grosseurs de gongs, depuis les timbres d'argent bons à appeler les domestiques, jusqu'aux calottes d'alliage jaune du registre moyen et aux lourds hémisphères de bronze qui paraissent volés à une pagode et gardent, en leur rondeur polie et huilée, les notes graves. Ils étaient là, au repos, comme en un magasin. Rallaisait un petit marteau, frappa l'un des plus gros, dont la voix gronda à peine.

— Les gongs, Monsieur ! Il fallait, d'abord, y penser. Puis trouver un dispositif qui en éveillât le son au moyen d'une friction douce, à la façon d'un archet ! et réaliser, — l'emploi de l'électricité me l'a permis, — l'entretien de ces vibrations. Mes gongs vibrent aussi faiblement et aussi longtemps que je le désire, et, quand je veux que le son s'arrête, des étouffoirs pareils à ceux des pianos le font cesser.

Le principe de tout ceci est simple. La réalisation en a été difficile. Après tout, Monsieur, vous savez peut-être que X... (il citait le nom d'un ingénieur célèbre) travailla deux ans sur des chiffres et des abaques, avant de réaliser la harpe chromatique. Et mon orgue est un peu plus compliqué !

Le volume de ces sons est considérable. Pour les notes basses cela va de soi, — et il jetait un regard sur les dômes trapus, à niveau de terre. — Pour les notes élevées, plusieurs timbres à l'unisson, un grand nombre s'il le faut, vibrent en même temps. Entendue de près, une telle musique serait un véritable supplice.

— Alors, objectai-je, le musicien ?

— Ah ! le musicien ! — il se mit à rire. — Le musicien ne se tient pas là. Il est assis, — il serait assis, corrigea-t-il

d'une voix amère, — à l'intérieur de mon atelier, à cent mètres. Sur un clavier semblable à celui de l'orgue ordinaire, il joue, et, par des commandes électriques, les pièces de contact, les étouffoirs, tout le mécanisme fonctionne ici, assez loin pour qu'il puisse écouter et juger ce qu'il joue.

Je remarquai, en effet, de nombreux fils auxquels je n'avais pas pris garde, et qui, partant de l'armoire, filaient le long des murs.

— C'est très simple, appréciai-je pour montrer que j'avais compris ; je m'en repentis aussitôt, car M. Ralli haussait les épaules de l'air le moins flatteur.

— Venez donc, fit-il, sans daigner me contredire ; et, laissant l'orgue ouvert, nous revînmes sur nos pas.

Le jour avait baissé et l'atelier, où nous rentrions, était mi-obscur. Le coin où M^{lle} Paulette, à côté de la chaise vide de M. Ralli, tapait sur sa machine à écrire, ce coin seul brillait parcimonieusement, éclairé par une ampoule. M^{lle} Paulette y apparaissait penchée, la nuque blonde, les cheveux d'un or beaucoup plus précieux que l'or... J'en pensai quelque bien du « cycle de l'eau », comme disait M. Ralli. Cependant ce dernier tournait un commutateur et, dans le fond du hangar, de nouvelles lampes s'allumaient, encadrant le clavier qu'en entrant j'avais aperçu et dont je savais, depuis quelques minutes, l'utilité.

Sous la clarté vive je regardais mon hôte ; je ne l'avais pas encore aussi bien vu. Ni l'ombre de la demi-nuit, ni le jour neutre ne mettaient en valeur comme cette précise lumière sa face tourmentée et étroite, pleine toutefois d'indécisions, de méplats adoucis, de subtilités plastiques qui faisaient songer à un masque posé sur d'autres masques. J'eus, un éclair, l'impression que les mensonges successifs de ce visage avaient un bizarre aspect de vérité... je me répliquai que le pardessus jaunâtre, les chaussures fatiguées, le mobilier lamentable, le contremaître insolent et le tour escroqué participaient d'une vérité moins contestable. Il portait sa jaquette de la veille, et le deuxième bouton, tour-

menté trop souvent, pendait. « Est-ce M^{lle} Paulette qui les recoud ? » me demandais-je, tandis que lui disait :

— Je ne suis pas musicien, Monsieur. Je n'ai pas de génie !

— La voix s'imprégnait de désespoir. — Vous entendrez néanmoins l'Orgue des Gongs.

Il alla au bout de l'atelier, ouvrit un vantail de vitres, découvrit le clavier, s'assit. Une note s'éleva. *Do...*

Le son de cette note n'était point étrange. Il était tellement impersonnel, tellement étranger, qu'on ne le pouvait plus tenir pour étrange. Il venait d'ailleurs, voilà tout. La note persista, avec la même force, s'éteignit net. L'inventeur continuait.

Ré... mi... la gamme suivait, au même niveau, relevant du même empire. C'était un empire sans amour et sans volupté, un empire métallique vraiment ! avec des folies de travail, de lumière et de force, et une âme si subtile que la pensée, par comparaison, prenait une épaisseur matérielle.

Do... Ralli fermait la gamme, jetait sur le clavier son couvercle, se tournait vers moi. Je ne trouvais rien à dire. Ses yeux brûlaient et ne m'interrogeaient pas. Au fond de la pièce, M^{lle} Paulette, sur sa machine, faisait toujours tac, tac, tac...

— Voilà, Monsieur ! Trouvez un musicien de génie ; amenez-le ici ! Lui *jouera*. Je lui donne l'Orgue des Gongs et je ne garde pour moi que les dettes ! Mais qu'il ait du génie...

Il menaçait maintenant, et du poing levé semblait appeler une foudre sur le malheureux qui, sans génie, se fût hasardé à essayer l'instrument. La dactylographe s'était arrêtée et attendait que l'industriel eût fini. Sans doute était-elle habituée à ces scènes ?

— Le courrier est prêt, Monsieur, prononça-t-elle tout naturellement.

Je la regardais, je regardais M. Ralli qui, revenu auprès d'elle, signait, après un coup d'œil, les huit ou dix lettres du maigre courrier, et j'essayais de comprendre quelles fan-

taies du sort retenaient dans cette usine promise à la faillite une gracieuse fille, un contremaître gouailleur, les rares ouvriers que je devinais près de là, musant à droite ou à gauche, et cet escroc fou. Fou ? j'étais obligé de le qualifier ainsi : quel autre mot eussé-je trouvé ? Aussi bien perdais-je contenance et sentais-je que ma visite devenait indiscrete. Je m'avançai et pris congé.

— Vous partez, Monsieur ? Adieu donc. Je vous dis adieu, car je n'espère pas que vous trouviez *le musicien* !

Puis, se ravisant : — Je sors avec vous, je vais à Puteaux. — M^{lle} Paulette, vous m'attendrez, s'il vous plaît.

— Par ici, Monsieur.

Nous refaisions à l'inverse mon trajet d'arrivée, nous repassions à travers les herbes humides ; la petite porte s'ouvrait. Il la franchit avec moi.

— Je vais par là, Monsieur. Paris est de ce côté, fit-il me désignant la direction inverse.

Nous nous saluâmes et il disparut. Je restais seul, devant le *Restaurant du Hasard*... Je m'en allai, buttant aux ornières. Ah ! cette rue des Fondoirs ! La nuit était tombée, la nuit opaque et traîtresse des banlieues. Loin, un point brilla, devint un éventail jaune et mal déchiqueté : un bec de gaz perdu, au coin d'une route qui filait droite et presque sans maisons. Je la prenais, je tournais encore, je finissais par m'égarer, dans ma hâte à rejoindre une voie urbaine, pourvue de tramways et de voitures. J'en avais assez. Rentrer à Paris, à Paris, mon Dieu ! Avec quel bonheur j'aurais aperçu les fortifications ! Mais j'errais à l'aveuglette et, après un quart d'heure, j'étais au milieu d'un champ d'asperges sauvages où m'avait ironiquement mené une amorce de rue. Pendant cinq minutes je m'empêtrais entre les hautes tiges qui balançaient au vent leur feuillage délicat. Enfin j'atteignais une plate-forme de ciment, soulevée et fendillée par les plantes, mélancolique témoin du projet de construction abandonné là. De ce point j'apercevais un chemin, une porte, une maisonnette...

Il me semblait m'y reconnaître. J'approchai ; je lus : *Restaurant du Hasard* ; à côté : 107...

Les bras m'en tombaient. Ainsi j'avais tourné sur place, j'étais devant l'usine ! Il fallait en prendre mon parti, suivre la longue et désastreuse rue des Fondeurs, et ne point compter sur un taxi avant la barrière.

— Allons-y ! pensai-je.

Mais je ne fis point un mouvement, car un son inattendu s'élevait... J'écoutais de toutes mes forces et j'hésitais à comprendre, à reconnaître... C'était cela, pourtant ! Alors je songeai en frissonnant qu'il n'était peut-être pas allé à Puteaux, qu'il pouvait rentrer, et je m'enfuis de ce lieu voué au meurtre : car M^{lle} Paulette, avec une témérité naïve, jouait *les Ponts de Paris* sur l'Orgue des Gongs.

R. DE LA VAISSIÈRE.